

je sais que vous avez vu l'impératrice ; parlez-moi de ce qui se passe."

"J'étais un peu troublé ; néanmoins je réponds à l'empereur par ces paroles significatives.

"Ce qui se passe, Sire ? Cela dépend. Si je dois uniquement me préoccuper de faire plaisir à l'empereur, il n'y a rien de nouveau, si je dois dire la vérité, hélas ! il se passe bien des choses !

"Parlez comme vous en avez l'habitude," dit l'empereur froidement.

Alors je m'adosse à la cheminée, et, roulant nerveusement dans mes mains ma calotte de zouave, je commence en ces termes :

"Ce qu'il y a de nouveau, Sire, c'est que vous n'êtes plus empereur..."

L'empereur fait un mouvement, et je poursuis :

"...Non, vous n'êtes plus empereur ; qu'est-ce en effet qu'un empereur ? c'est de notre temps, comme du temps de César-Auguste, celui qui réunit sur sa tête la plus grande somme des pouvoirs civils et des pouvoirs militaires.—Où sont vos pouvoirs civils ? on a convoqué la Chambre sans même vous consulter.

"C'est vrai," fait tristement l'empereur.

"...Et vos pouvoirs militaires, où donc sont-ils ? Avec ce système parlementaire qui vous a presque détrôné, vous n'êtes plus rien dans l'armée ; vous n'avez pas cinquante hommes à commander ; si nous sommes battus, c'est vous qui êtes battu, vous seul qui n'y serez pour rien ; si vous êtes vainqueur, c'est MacMahon et Bazaine qui seront vainqueurs ! Sire, reprenez votre pouvoir autoritaire. Soyez de nouveau l'homme de Strasbourg, de Boulogne, de Ham, de Décembre, de Magenta ; renvoyez l'Assemblée, mettez-vous à la tête de l'armée, et si nous devons tomber, tombons tous de haut, et en traçant dans l'air un foudroyant sillon !"

L'empereur m'écoutait ému, les larmes aux yeux et silencieux. Tout à coup, il secoua la tête avec une expression douloureuse, et il murmura ces mots : Il est trop tard !

Je voulais partir ; l'empereur me retient à déjeuner, et après un court repas, il me congédie de la main et rentre dans le salon.

Au mépris de toute étiquette, je le suis ; il se retourne étonné ; et l'œil en feu, la voix brève et saccadée, je lui dis : "Pardonnez-moi, Sire, mais je n'ai pas fini."

Alors, je reprends ma thèse avec une énergie croissante, et donnant à ma parole tout ce que la vigueur morale et physique peut lui communiquer d'irrésistible.

L'empereur écoutait mélancolique et sombre.

..

Pendant ce temps-là, le prince Impérial s'était glissé furtivement et, lui aussi, écoutait avec de grands yeux étonnés.

L'empereur n'eut encore qu'un mot, ce mot terrible dans la bouche de ceux que la fatalité étreint : Il est trop tard !

Je sortis désespéré, mais je trouvai dehors le prince qui m'avait suivi. Je vais à lui et je l'aborde sur la terrasse ; là j'engage une conversation rapide et poignante dont il doit se souvenir ; car elle a marqué dans sa vie.

"Mais où donc en sommes-nous, me dit le prince avec des sanglots dans la voix, dites-le moi ?"

"Monseigneur, nous sommes perdus, cela se voit, cela se sent ; je ne suis pas le bon Dieu, j'ignore comment cela se passera, mais d'ici à quelque temps, à quelques jours, il n'y aura plus d'Empire et vous serez peut-être en exil."

Le prince était en proie à une profonde douleur qui me frappait malgré moi.

Je l'interromps, et je lui demande sur un ton d'ardente interrogation : "Monseigneur, accepteriez-vous d'être empereur en cédant l'Alsace et la Lorraine ?"

Le prince me regarda fixement et, d'une voix ferme et résolue, d'un geste qu'on n'aurait pu deviner : "Jamais, monsieur, je ne consentirais par ma volonté à demeurer l'empereur d'une France morcelée !"

Je regardais ce jeune homme avec admiration. Il y avait tant de feu dans son regard, tant de patriotisme dans sa parole, tant de vigueur dans son geste, que l'espoir dans l'avenir me reprend et que j'ajoute : "Monseigneur, si jamais, étant en exil, des gens comme moi, comme d'autres que vous connaissez, vont vous trouver et vous disent : Le moment est venu, il faut rentrer, il faut jouer sa vie, il faut sauver la France, viendrez-vous ?"

Le prince, sans hésiter, me répond d'une voix profonde :

"JE VOUS LE JURE, MONSIEUR !"

..

A partir de ce moment-là, j'ai cru dans cette dynastie si fièrement représentée que le malheur pouvait l'atteindre sans jamais l'abatre.

..

Une autre fois, c'était en Angleterre quelques jours à peine avant la mort de notre bien-aimé empereur.

J'étais à Camden, après déjeuner ; je demandai au prince, l'autorisation de causer avec lui. Il me mena dans un salon voisin, et là, je lui parlai en ces termes textuels : "Monseigneur, je viens vous rappeler une première conversation que nous avons eue à Rethel dans de bien douloureux moments. Eh bien, je vous demande si vous êtes toujours résolu et si, le cas échéant, vous êtes prêt à tout ? Vos amis de France veulent le savoir. Car vous n'êtes pas un prince d'Orléans ou de Bourbon ; il ne vous suffit pas d'avoir des droits et il faut savoir les faire valoir. Pour sauver la France, pour lui rendre le gouvernement acclamé par elle, encore une fois êtes-vous prêt à tout ?"

Et le prince toujours avec cette voix tranquille où l'énergie virile est empreinte, me répondit :

"OUI, MONSIEUR, JE SUIS PRÊT A TOUT !"

..

Voilà le prince que nous avons pour chef nous tous qui combattions sous l'étendard impérial, qui est le vrai, le seul drapeau de la France. Croyez-en celui qui vous raconte ces épisodes, et qui n'a jamais menti : "Nous avons un homme ! un vrai, un fort, un brave !"

PAUL DE CASSAGNAC.

## DE TOUT UN PEU.

Il y a à Trianon, un homme petit, d'une maigreur cadavérique et prodigieusement barbu. Vêtu à la mode d'il y a cinquante ans, ce vieillard se promène invariablement tous les jours pendant la durée de l'audience, sur la terrasse de Trianon, quelquefois en compagnie, mais le plus souvent seul.

Il se nomme Jean Migeon et il est jardinier à Verdun.

Eh bien ! quand vous passerez près de cet homme, saluez-le avec respect, car il est un de ceux—et ils ont été rares—qui ont fait leur devoir avec un stoïcisme et un courage au dessus de tout éloge.

Connaissant la Moselle à fond, dès que M. le maréchal Bazaine fut investi, il se présenta à lui, s'offrant de porter des dépêches n'importe où.

—Si vous voulez que j'aille à Paris, dit-il au commandant en chef de l'armée du Rhin, j'irai.

—Mais vous êtes bien âgé et bien cassé ! lui objecta-t-on.

—Qu'importe ? répondit-il avec une énergie qu'on lisait indomptable dans ses yeux clairs et francs.

Une première dépêche lui fut confiée—je ne me rappelle plus pour quelle place de guerre.

Vingt-quatre heures après, il rapportait la réponse.

A quelques jours de là, le grand quartier-général fit appeler Migeon. Quand le planton vint lui dire qu'on avait besoin de lui, il le trouva, fusil au poing, et apprenant l'exercice à des jeunes gens de seize à dix-sept ans. Cette fois, on lui remit une dépêche à porter à M. le maréchal MacMahon.

Avant de partir, Migeon prit soin de coudre cette dépêche dans un morceau de taffetas noir qu'il s'appliqua sur l'œil gauche, endossa ses vêtements les plus vieux, les plus usés, prit, dans une boîte, du fil, des aiguilles et des crayons, et partit.

Les premiers postes prussiens qu'il rencontre, en sortant de Metz, ne pensèrent même pas à arrêter ce pauvre vieux infirme qui, dans leur langage, leur offrait ce que contenait—maigre bagage !—sa petite boîte de sapin. Plusieurs même lui firent l'aumône. Qui, du reste, aurait pu se méfier de ce pauvre homme, qui semblait y voir juste assez pour ne pas trébucher dans les chemins ?

Sa mission remplie, il se disposait à revenir à Metz, lorsque, au moment même où il sortait de Châlons, M. le maréchal MacMahon lui confia une dépêche pour le ministre de la guerre à Paris.

Voilà donc de nouveau Migeon sur les chemins. A Paris, où il arriva bientôt, M. le général Trochu, frappé de l'énergie que montrait ce vieillard, le récompensa généreusement, et, de plus, lui promit la médaille militaire.

Mais, ne voulant pas rester inactif, Migeon s'enrôla dans les francs-tireurs de la Presse, où sa conduite et sa bravoure lui valurent bientôt le grade de sergent.

Un détail absolument inédit à ce sujet : Ce fut Migeon qui, le premier, à la tête de son escouade de francs-tireurs, pénétra dans le Bourget le 30 octobre 1870, en tuant, de sa main, la sentinelle ennemie qui se trouvait devant le premier poste prussien dans ce village.

Aujourd'hui, le brave Migeon habite Verdun, sa ville natale, et y exerce l'état précaire d'ouvrier jardinier.

On lit dans la correspondance parisienne du *Nouvelliste de Rouen* :

Je termine ma correspondance par une petite anecdote, dont l'authenticité peut vous être affirmée par un de vos compatriotes

L'autre jour à Trianon, après l'audience, Lachaud causait avec Gambetta. Quoique séparés de toute la longueur de leurs opinions, par suite de cette camaraderie familière qui s'est maintenue au barreau de Paris, les deux avocats se tutoient.

On parle du procès Bazaine, la conversation devient politique et Lachaud s'animant dit à l'ex-dictateur :

—J'admets que par excès d'ambition tu sacrifies ton pays à tes rêves de pouvoir ; mais, malheureux, comment peut-tu descendre jusqu'à frayer avec la radicalité, et comment n'as-tu pas, à défaut de patriotisme, assez de dignité pour couper ta queue, comme on a dit.

—Eh ! mon bon, répond Gambetta avec sa verve gaiconne, tu en parles à ton aise, toi ! On voit bien que tu ne les connais pas, ces chers amis ! Si je coupe ma queue elle me coupe la tête !

—Alors, tu es prétendant par intimidation. Toujours l'histoire de Ledru-Rollin obligé de suivre ceux dont il était le chef. Soit, tu arriveras après l'interim dont M. Thiers caresse le prochain avènement. Mais, en bon camarade, prévient moi quelques heures avant ta proclamation comme président de la République, afin que j'aie le temps de faire mes malles pour m'expatrier.

—Je te le promets, répondit Gambetta en serrant la main de Lachaud. Puis, revenant sur ses pas, il ajoute :

—Dis donc, cher ami, ne t'occupe pas de tes bagages. Prends seulement un sac de nuit. Cela ne durera pas la semaine.

Une dépêche spéciale de Londres du 1er courant annonce la réception en cette ville d'une lettre particulière datée de Borna le 12 août, aux termes de laquelle le célèbre explorateur Livingstone serait retenu prisonnier par une tribu sauvage de l'Afrique Centrale, qui exigerait, pour lui rendre la liberté, une rançon qu'il est hors d'état de fournir.

On a reçu au département de l'Agriculture, à Ottawa, la nouvelle du décès de M. Dixon, agent en chef de l'émigration à Londres.

Les commettants de M. Glass, député de Middlesex-Est, qui vient d'abandonner le gouvernement, lui ont adressé une requête de 400 signatures, lui enjoignant de résigner immédiatement parce qu'il ne représente plus l'opinion de la majorité du comté. Les signataires déclarent qu'ils ont pleine confiance dans l'honnêteté, le patriotisme et la bonne administration du gouvernement.

## FAITS DIVERS.

SUICIDE.—Vendredi, vers cinq heures, le bruit se répandait dans la rue St. Laurent qu'un cordonnier nommé P. Carroll, propriétaire du magasin connu sous le nom de "People's Shoe Store," avait tenté de mettre fin à ses jours en se coupant le cou avec un rasoir. Les doutes furent bientôt dissipés lorsque l'on vit passer une civière, sur laquelle se trouvait un homme et qui prit le chemin de l'Hôpital-Général.

M. Carroll, ancien soldat dans l'armée anglaise, s'était établi cordonnier, il y a environ un an, au no. 131, rue St. Laurent.

Il avait eu des habitudes d'intempérance, mais il y a environ huit mois, il se fit en lui un changement complet. Il devint d'une sobriété exemplaire.

Malheureusement ses efforts furent mal récompensés ; sa femme se mit à boire, négligea son ménage et lui rendit insupportable le domicile conjugal. Il recommença à boire, sa femme s'enivrait de son côté, et lorsque tous les deux étaient sous l'influence de l'alcool, ils entamaient des querelles qui mettaient en émoi tout le voisinage.

Vendredi et les jours précédents les scènes avaient été plus violentes que de coutume, mais à 4 heures tout bruit cessa, lorsque vers cinq heures, la femme sortit échevelée dans la rue, en appelant au secours, disant que son mari venait de se couper la gorge.

Lorsque les agents de police arrivèrent, Carroll était étendu sur le plancher de la chambre, baigné dans son sang. Il portait au cou une affreuse blessure. Après un premier pansement, on le fit porter à l'Hôpital-Général où il mourut le lendemain, sans avoir retrouvé sa connaissance.

Le coroner a tenu une enquête dans l'après-midi, le verdict a été établi que le défunt s'était suicidé dans un accès passager d'aliénation mentale.

Carroll laisse quatre enfants, dont le plus âgé a huit ans, dans la plus profonde misère.

NOUVEL HOPITAL.—Le 3 courant, à la Place Richmond, a eu lieu la bénédiction d'un nouvel hôpital fondé par l'hon. Chs. Séraphin Rodier. Sa Grandeur Mgr. Taché, archevêque de St. Boniface, Manitoba, officiait. Cet hôpital, destiné à recevoir les enfants pauvres de Montréal, a nom "Bethléem."

Sa Grandeur, en prononçant le sermon de circonstance a félicité le fondateur de sa grande charité.

Après la cérémonie, tout le monde fut invité à prendre part à un splendide déjeuner, chez l'hon. C. S. Rodier. Au déjeuner, l'hon. M. Starnes a parlé du bien que le fondateur de l'Hôpital "Bethléem" a fait pour les enfants de cette ville. M. Rodier a répondu en disant qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour les pauvres de son pays.

On lit dans le *Herald*, de New-York : Les plus hauts prix qui aient jamais été obtenus pour le bétail dans l'ancien comme dans le nouveau-monde, l'ont été à une vente par encan, à Utica, ces jours derniers. La somme de 260 mille piastres a été payée pour quinze vaches. Ceci paraît incroyable. Bien plus, une seule vache a obtenu le prix de quarante mille six cents piastres, d'autres 35, 25, 15 et 10 mille piastres. Heureux les fermiers qui élèvent ces vaches d'or. Ce commerce d'animaux devra les rendre en peu de temps millionnaires.

FEMME DÉVORÉE PAR UN OURS.—Un Italien et sa femme, les époux Botacini, résidents de New-York, étaient allés avant-hier exhiber dans les villages voisins un ours danseur, leur gagne-pain habituel. Après avoir récolté force pennies à Harrison et à Kearney, ils continuèrent à cheminer par la campagne, et arrivés au hameau de Bend, à un mille et demi de Kearney, l'homme enchaina l'ours à un arbre et dit à sa femme de préparer ses provisions pour le déjeuner pendant que lui-même irait chercher quelques rafraîchissements dans la maison la plus proche. Pendant l'absence de l'italien, l'ours bondit sur la femme dont le corps déchiré par les griffes et les dents de la bête féroce, ne fut en un instant qu'une plaie hideuse. Aux cris d'angoisse de cette malheureuse, l'homme s'était hâté d'accourir à son secours, mais il était trop tard ; il ne retrouva à la place de sa compagne qu'un mélange informe d'os broyés et de chairs meurtries. A cette horrible vue, les manifestations bruyantes de sa douleur attirèrent plusieurs personnes, dont l'une, sur sa demande, tua l'ours en lui logeant une balle dans la tête. Les restes de la pauvre femme ont été inhumés dans le cimetière de la localité.

LES PÊCHERIES DE TERRENEUVE.—Une lettre de St. Jean, Terre-Neuve, dit que les marchands, pêcheurs et commerçants sont enchantés du succès des pêcheries durant la saison. A la suite d'une pêche très-productive de loup-marin a succédé la plus magnifique pêche de saumon, morue et maquereau qui ait eu lieu depuis vingt ans.

La pêche de la morue au Labrador n'a pas dépassé la moyenne, mais on a pris du hareng en quantités énormes. Les pêcheries de la côte ont été excellentes. La saison a été très-favorable à la préparation du poisson et l'automne a été délicieux jusqu'ici. Le prix du poisson est encore élevé ; la morue sèche de première qualité se vend \$4 le quintal. Le saumon et le hareng se vendent aussi bon prix. Les hommes sont si rares à St. Jean que l'on est obligé d'engager des femmes pour décharger les bateaux de pêche.

Par proclamation en date du 14 du courant, dit le *Métis*, la Législature de Manitoba est convoquée à se réunir pour la dépêche des affaires, mardi, le 4 novembre prochain.

On dit que le but de cette convocation est de faire adopter par les Chambres le projet d'extension des limites de la Province, afin de le présenter au Parlement Fédéral durant sa présente session.

Tous ceux qui connaissent les vertus du Liquide Rhumatique de Jacobs ne veulent s'en passer.